

L'ÈRE DE L'INTIMITÉ : UN NOUVEL AGENDA POUR L'HISTOIRE DE LA FAMILLE DANS L'ITALIE CONTEMPORAINE

Enrica Asquer

Presses universitaires de Provence | « Rives méditerranéennes »

2020/1 n° 60 | pages 61 à 89

ISSN 2103-4001

ISBN 9791032002742

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-rives-mediterraneennes-2020-1-page-61.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Presses universitaires de Provence.

© Presses universitaires de Provence. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

L'ère de l'intimité : Un nouvel agenda pour l'histoire de la famille dans l'Italie contemporaine

Enrica Asquer



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rives/7357>

DOI : 10.4000/rives.7357

ISSN : 2119-4696

Éditeur

TELEMME - UMR 6570

Édition imprimée

Date de publication : 5 juin 2020

Pagination : 61-89

ISBN : 979-10-320-0274-2

ISSN : 2103-4001

Distribution électronique Cairn



CHERCHER, REPÉRER, AVANCER.

Référence électronique

Enrica Asquer, « L'ère de l'intimité : Un nouvel agenda pour l'histoire de la famille dans l'Italie contemporaine », *Rives méditerranéennes* [En ligne], 60 | 2020, mis en ligne le 01 janvier 2022, consulté le 11 juin 2020. URL : <http://journals.openedition.org/rives/7357> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/rives.7357>

© Tous droits réservés

L'ère de l'intimité

Un nouvel agenda pour l'histoire de la famille dans l'Italie contemporaine

Enrica Asquer

Maîtresse de conférences en histoire contemporaine, Université de Gênes

Résumé : L'article présente une réflexion critique sur l'historiographie dédiée aux relations familiales en Italie au XX^e siècle, dans le but de tracer un nouvel agenda de recherche capable d'aller au-delà des résultats obtenus lors de la saison productive des années 1980. À la lumière de l'histoire culturelle et du genre, l'article propose d'adopter une perspective moins centrée sur les reconstructions linéaires et plus attentive à éclairer les conflits sociaux qui traversent la définition même de la famille et de l'intimité. À partir de deux thèmes emblématiques, les pratiques de consommation et les comportements reproductifs, l'article aborde ensuite la question d'ordre méthodologique posée par l'affaiblissement progressif de l'histoire sociale et souligne la nécessité d'une imbrication étroite entre le 'social' et le 'culturel'.

Mots clés : histoire de la famille, xxe siècle, histoire culturelle, genre, intimité, histoire sociale

Abstract: The article proposes a theoretical reflection on historiography dedicated to family relationships in XX century Italy with the aim of tracing a new research agenda, capable of going beyond the results obtained in the fertile season of the 1980s. In the light of cultural and gender history, the article argues the need to take a perspective less centered on linear reconstructions and more careful to illuminate the social conflicts that cross the very definition of family and intimacy. By focusing on two emblematic themes, consumption practices and reproductive behaviors, the article then deals with the methodological question posed by the progressive weakening of social history and supports the need for an intertwining between the 'social' and the 'cultural'.

Keywords: history of the family, XX century, cultural history, gender, intimacy, social history

Riassunto: L'articolo propone una riflessione teorica sulla storiografia dedicata alle relazioni familiari nell'Italia del XX secolo con l'obiettivo di tracciare una nuova agenda di ricerca, capace di andare oltre i risultati ottenuti nella fertile stagione degli anni Ottanta. In particolare, alla luce della storia culturale e della storia di genere, l'articolo argomenta la necessità di assumere una prospettiva meno centrata su ricostruzioni evoluzioniste e più attenta ad illuminare i conflitti sociali che attraversano la definizione stessa di famiglia e di intimità. A partire da due temi

emblematici, le pratiche di consumo e i comportamenti riproduttivi, l'articolo affronta poi la questione metodologica, posta dall'indebolimento progressivo della storia sociale e sostiene la necessità di un intreccio tra questa e la prospettiva culturale.

Parole chiave: storia della famiglia, XX secolo, storia culturale, genere, intimità, storia sociale

CHANGEMENTS DE PERSPECTIVE

À l'aube des années 1990, l'histoire de la famille pouvait apparaître facilement comme « *a booming scholarly industry in Italy*¹ », comme la définissaient Marzio Barbagli et David Kertzer, dans l'introduction d'un numéro spécial du *Journal of Family History* qui se proposait de dresser un premier bilan des recherches italiennes.

En effet, les raisons d'être optimiste ne manquaient alors pas. En 1984, Marzio Barbagli avait publié *Sotto lo stesso tetto. Mutamenti della famiglia in Italia dal XV al XX secolo*², un texte qui, bien qu'écrit par un sociologue, devait devenir un pilier de l'historiographie italienne sur le sujet. En outre, des signaux encourageants provenaient de nombreux chantiers de recherche ouverts, ce dont le numéro spécial, mentionné auparavant, rendait compte : les questions démographiques dans une Italie qui, au début des années 1990, présentait un des plus bas taux de fécondité au monde ; les discussions sur la variété caractérisant les types de ménage (*household*) présents dans la péninsule, en lien avec les dynamiques productives et environnementales ; les études sur le service domestique et celles sur les femmes seules, non mariées et veuves ; les analyses sur les évolutions et les lacunes du droit, depuis le modèle du Code napoléonien à l'origine du premier Code civil de l'Italie unifiée (1865) ; et, enfin, le gisement d'analyses sur les relations entre famille et réseaux de parentèle. Les perspectives disciplinaires mobilisées dans ce numéro étaient variées : la démographie historique, l'histoire sociale, l'histoire des femmes, l'anthropologie et la sociologie. Elles correspondaient plus ou moins directement aux différentes matrices, institutionnelles et scientifiques, qui étaient identifiées par les deux spécialistes à l'origine de la naissance de l'histoire de la famille en Italie : la *Società italiana di demografia storica*, qui opérait dans le sillage du grand renouvellement produit, à partir des années 1960, par les recherches du groupe coordonné à Cambridge par Peter Laslett ; la micro-histoire autour de la revue *Quaderni storici* et de la collection *Microstorie*, lancée par la maison d'édition Einaudi en 1981 ; l'histoire des femmes, qui a conduit à la fondation de la revue *Memoria*, toujours en 1981, et peu après, en 1989, à la naissance de la *Società Italiana delle Storie*.

- 1 Marzio Barbagli et David Kertzer, An Introduction to the History of Italian Family, *Journal of Family History* 4, 1990, p. 369-383.
- 2 Bologna, Il Mulino, 1984.

À quasi 30 années de ce premier bilan, le cadre complexe de l'histoire de la famille en Italie apparaît très différent, au moins en ce qui concerne la réflexion sur la période contemporaine. Certains points faibles, en particulier, ressortent immédiatement. Dans les décennies passées, l'histoire sociale a, en effet, connu un déclin substantiel, surtout dans le domaine de l'histoire contemporaine. Au début des années 1990, la micro-histoire était de fait à son apogée – la collection d'Einaudi s'arrêtera d'ailleurs en 1991 – et de toute façon, si ses enseignements sont restés longtemps un point de référence pour une partie de l'historiographie italienne, spécialement celle reconnue à l'étranger, il ne fait aucun doute qu'elle a été plus influente pour les analyses portant sur la société de l'Ancien Régime et, au maximum, le XIX^e siècle³.

L'histoire des femmes, au contraire, comme il ressort de cet article a été un gisement très fertile. L'introduction de la catégorie de genre a produit, en Italie, comme ailleurs, un élément stable de renouvellement. Au cours des années 1990, les volumes de la *Storia delle donne in Occidente*, dirigés par Georges Duby et Michelle Perrot, et ceux de la *Storia delle donne in Italia*, en particulier la *Storia della maternità*, sous la direction de Marina D'Amelia, et *Il lavoro delle donne*, sous la direction d'Angela Groppi, ont fourni les matériaux et les cadres d'interprétation décisifs pour écrire une histoire de la vie familiale en Europe et en Italie.

Il est impossible de ne pas noter, toutefois, que l'intérêt commun de l'histoire sociale et de l'histoire des femmes pour la famille a produit des greffes fécondes surtout sur le terrain de l'histoire moderne⁴, et moins dans le champ des études dédiées à la période contemporaine⁵.

Une première considération apparaît donc à la lumière de cette brève présentation : après *Sotto lo stesso tetto* (republié dans une nouvelle édition en 1999), il n'y a pas eu d'autre ouvrage de synthèse sur l'histoire de la famille italienne, arrivant jusqu'au xx^e siècle et y entrant avec force. Bien entendu, d'importants ouvrages collectifs ont été publiés⁶, mais, à partir de la fin des

3 Fait exception le travail de Maurizio Gribaudi, *Mondo operaio, mito operaio. Spazi e percorsi sociali a Torino nel primo Novecento*, Torino, Einaudi, 1987 ; en général cf. Paola Lanaro, dir., *Microstoria. A venticinque anni dall'eredità immateriale*, Milano, Franco Angeli, 2011.

4 Giulia Calvi, dir., *Innesti. Donne e generi nella storia sociale*, Roma, Viella, 2004.

5 À signaler à ce propos, Anna Bravo, Margherita Pelaja, Lucetta Scaraffia, dir., *Storia sociale delle donne nell'Italia contemporanea*, Roma-Bari, Laterza, 2001 e Alessandra Pescarolo, *Il lavoro e le risorse delle donne in età contemporanea*, ibi, p. 127-178. In generale cfr. Anna Rossi Doria, *Un nome poco importante*, in Ead., dir., *A che punto è la storia delle donne*, Roma, Viella, 2003.

6 Piero Melograni, dir., *La famiglia italiana dall'Ottocento ad oggi*, Bari, Laterza, 1988 ; Marzio Barbagli, David Kertzer, dir., *Storia della famiglia in Europa*, 3 vols., Bari,

années 1980, l'effort de synthèse est réalisé par des monographies qui sont plutôt du domaine de l'histoire politique la plus attentive aux phénomènes sociaux. Dans le vaste travail de reconstruction que l'historien Paul Ginsborg a consacré à plusieurs reprises à l'histoire de l'Italie républicaine, par exemple, les cultures et les pratiques familiales ont été constamment placées au centre de l'attention et insérées dans un cadre analytique, de matrice hégélienne, fondé sur trois piliers : famille, société civile et État⁷. Ces trois éléments, et les relations entre chacun d'entre eux, ont constitué la trame d'une narration originale qui a montré l'importance politique de la sphère familiale, tant comme objet de débat et de politiques publiques que comme environnement privilégié de l'expérience quotidienne des individus, dans l'Italie de la seconde moitié du xx^e siècle.

Les travaux de P. Ginsborg semblent, toutefois, appartenir à une phase historiographique différente de celle marquée par les études de M. Barbagli. Cette nouvelle phase paraît se caractériser par la progressive raréfaction, dans les travaux dédiés au xx^e siècle, d'un champ d'études identifiable par l'étiquette « histoire de la famille », qui demeure plutôt comme un terrain de compétence exclusive de la démographie historique.

Pour expliquer ce processus, il me semble indispensable de mettre en évidence un problème théorico-interprétatif, exacerbé par les caractéristiques du xx^e siècle et du temps présent. Par certains côtés, le texte de M. Barbagli se plaçait en effet comme l'ultime pièce d'un filon de recherche désormais parvenu à maturation et qui, à partir du cas italien, visait à fournir des réponses exhaustives à l'ensemble des questions sur lesquelles, des années 1960 et jusqu'aux années 1990, voire au seuil des années 2000, la recherche historique européenne sur la famille s'était interrogée.

Nous pouvons rattacher ces problèmes à une unique et grande ambition : la construction d'une théorie du changement de la famille occidentale et, plus particulièrement, l'identification des processus qui ont présidé à la naissance d'une famille « moderne », la « famille conjugale intime » – pour utiliser les mots de M. Barbagli –, plus ou moins intriquée avec la question de l'émergence de la famille nucléaire. De ce point de vue, la recherche sur l'Italie a surtout été entendue comme l'analyse d'un cas d'étude particulièrement intéressant dans une perspective comparée, parce que capable de mettre à l'épreuve, avec son extrême variété de micro-contextes, les principales théories sur la forme du

Laterza, 2002, 2003, 2005.

7 Paul Ginsborg, *Storia d'Italia dal dopoguerra ad oggi*, Torino, Einaudi, 1989; *id.*, *L'Italia del tempo presente. Famiglia, società civile, Stato. 1980-1996*, Torino, Einaudi, 1998. Voir aussi, *Id.*, *Scrivere la storia delle famiglie nel Novecento. La connettività in un quadro comparato*, in Enrica Asquer, Maria Casalini, Anna Di Biagio, Paul Ginsborg, dir., *Famiglie del Novecento. Conflitti, culture, relazioni*, Roma, Carocci, 2010, p. 15-38.

ménage en Occident, mais aussi celles sur l'évolution des relations intra-familiales. Ces dernières tournaient principalement autour de l'apparition de rapports « modernes », plus paritaires et affectifs, entre parents et enfants et entre maris et femmes. Ce n'est pas un hasard si, au milieu d'un récit de longue durée, du xv^e au xx^e siècle, l'ouvrage de M. Barbagli concède beaucoup de place au tournant représenté par la fin du xviii^e siècle et le début du xix^e, identifié comme moment crucial dans le processus d'affirmation d'un modèle de relations familiales dans lequel la distance sociale entre genres et générations se réduit progressivement.

Si nous devons envisager aujourd'hui un nouvel agenda pour l'histoire de la famille dans l'Italie contemporaine, je crois donc qu'il faudrait partir de ce dernier aspect. Le xx^e siècle, en particulier, avec toutes ses contradictions, me semble constituer un terrain d'enquête imposant non seulement de s'ouvrir à l'analyse des expériences familiales qui se sont développées après le tournant mentionné, mais aussi de porter le questionnement au-delà du paradigme de la modernisation. Le changement de sensibilité historiographique survenu ces dernières décennies, surtout à la lumière du *cultural turn*, a profondément marqué notre façon de faire de l'histoire aujourd'hui, imposant le rejet salutaire des grandes narrations pour embrasser sans défiance les ambivalences inhérentes au processus historique, dans les actions des individus autant que dans les dynamiques de la société.

L'histoire des femmes et des identités genrées a donné de ce point de vue une contribution nouvelle et fondamentale. Les recherches conduites dans cette perspective ont en fait lancé un défi radical au récit neutre, et optimiste, d'une modernité libérale porteuse de droits pour tous et pour toutes et d'une libératoire (ou présumée telle) philosophie fondée sur la séparation entre la sphère privée et la sphère publique. Les asymétries entre hommes et femmes, congénitales à la démocratie libérale du xix^e siècle, ont été dévoilées de façon irrémédiable par une nouvelle histoire politique qui a montré comment la codification à la base du nouvel ordre juridique des États-nations libéraux avait justement sanctionné un modèle de citoyenneté qui n'incluait pas paritairement les femmes⁸. La séparation

8 Dans les années 1980 et 1990, les travaux de Anna Rossi-Doria ont été fondamentaux. Ils sont recueillis dans Ead., dir., *Dare forma al silenzio. Scritti di storia politica delle donne*, Roma, Viella, 2007; voir aussi Gabriella Bonacchi, Angela Groppi, dir., *Il dilemma della cittadinanza. Diritti e doveri delle donne*, Roma-Bari, Laterza, 1993; Nadia Maria Filippini, Anna Scattigno, dir., *Una democrazia incompiuta. Donne e politica in Italia dall'Ottocento ai nostri giorni*, Milano, Franco Angeli, 2007; l'élaboration de Joan Wallach Scott est importante pour le contexte italien aussi, bien que la tradition italienne de l'histoire de femmes reste en partie méfiante envers l'utilisation de la catégorie « genre » : cf. Ida Fazio, *Introduzione. Genere, politica, storia. A 25 anni dalla prima traduzione italiana de "Il 'genere' come utile categoria di analisi storica"*, in Joan W. Scott, *Genere, politica, storia*, sous la direction de Ida Fazio, Roma, Viella, 2013, p. 7-27.

entre une sphère publique masculine, de la politique et des activités productives, d'une part, et une sphère privée familiale féminine, de la reproduction et de la consommation, de l'autre, a été en outre analysée comme concept normatif qui devient central dans le système justificatif du capitalisme moderne, bien que ses racines historiques soient plus profondes. L'histoire sociale des femmes a opposé à ceci l'analyse des nombreuses pratiques de dépassement des normes et frontières mises en place par les femmes travaillant (à l'intérieur et hors de la sphère domestique), ainsi que les stratégies patrimoniales et de consommation, sans jamais toutefois nier la valeur contraignante des interdictions et des obstacles⁹.

Le développement d'une culture de valorisation de la maternité et de la vie domestique, à partir du XVIII^e siècle a été, en outre, analysée par l'histoire des femmes dans toute sa complexité : essentiellement comme un processus ambivalent, justifiant l'exclusion des femmes d'une citoyenneté pleine et leur fournissant en même temps les bases pour une prise de conscience politique collective et la revendication des droits qui en résulte¹⁰. Ainsi, la culture de l'intimité familiale, entendue comme soin des affects et gestion du ménage domestique, est apparue comme axe d'un discours public (et privé) contradictoire par rapport aux femmes, valorisant et excluant dans le même temps¹¹. De plus, la perspective féministe a ajouté une sensibilité plus avertie sur la complexité des relations intimes, sexuelles et affectives, s'appuyant ainsi sur la possibilité de conceptualiser comme environnements distincts la sphère personnelle et celle de la politique, la sphère des affects et celle des rapports de pouvoir¹².

De tels changements de perspective ne peuvent pas ne pas impacter notre

-
- 9 Paola Nava, dir., *Operaie, serve, maestre e impiegate*, Torino, Rosenberg & Sellier, 1992; Angela Groppi, dir., *Il lavoro delle donne*, Roma-Bari, Laterza, 1996 et, dans le même ouvrage, Alessandra Pescarolo, *Il lavoro e le risorse delle donne in età contemporanea*, p. 127-178; Bravo, Pelaja, Scaraffia, dir., *op. cit.* et récemment Alessandra Pescarolo, *Il lavoro delle donne nell'Italia contemporanea*, Roma, Viella, 2019; sur les héritages, pour un résumé du débat (qui reste toutefois focalisé sur l'Ancien Régime) cf. Ida Fazio, *Le ricchezze delle donne. Verso una riproblematizzazione*, *Quaderni storici* 101/2, 1999, p. 539-550.
- 10 Marina D'Amelia, dir., *Storia della maternità*, Roma-Bari, Laterza, 1997; Giovanna Fiume, *Madri. Storia di un ruolo sociale*, Venezia, Marsilio, 1995; Marina D'Amelia, *La mamma*, Bologna, Il Mulino, 2005; sur le féminisme de la période libérale, cf. Annarita Buttafuoco, *Questioni di cittadinanza. Donne e diritti sociali nell'Italia liberale*, Siena, Protagon, Editori Toscani, 1997; Liviana Gazzetta, *Orizzonti nuovi. Storia del primo femminismo in Italia (1865-1925)*, Roma, Viella, 2018.
- 11 Daniela Lombardi, *Storia del matrimonio. Dal Medioevo ad oggi*, Bologna, Il Mulino, 2008, p. 173-256.
- 12 Fiamma Lussana, *Il movimento femminista in Italia. Esperienze, storie, memorie*, Roma, Carocci, 2012; Maud Bracke, *Women and the Reinvention of the Political. Feminism in Italy, 1968-1983*, London, Routledge, 2014.

façon de concevoir et d'écrire aujourd'hui l'histoire de la famille italienne à l'époque contemporaine. Son agenda s'en trouve radicalement redéfini, pour au moins trois raisons.

Tout d'abord, le glissement chronologique qui impose une nouvelle attention sur le xx^e siècle doit se mêler à une perspective sensible à l'importance des constructions culturelles collectives véhiculées par le discours public. De ce point de vue, je crois qu'il ne serait pas trompeur de définir le contexte contemporain comme une « ère de l'intimité », pour synthétiser le processus qui porte progressivement les relations familiales – leur définition juridique, leur configuration sociale, culturelle, sexuelle, « raciale », leur qualité émotionnelle et psychologique –, au centre du discours public et, donc, de ce large horizon de sens à l'intérieur duquel les familles italiennes (et pas seulement celles-ci) ont vécu leur expérience quotidienne à la période contemporaine. Au cours du xx^e siècle, l'intimité, en tant que lexique familial marqué par les affects, les ritualités de l'être ensemble en famille, le soin quotidien surtout dans le domaine des rapports parents-enfants, poursuit ce parcours d'acquisition progressive de visibilité publique et de centralité politique que la culture bourgeoise lui avait déjà assigné entre les xviii^e et xix^e siècles. Toutefois, les caractéristiques et les implications de ce processus sont tout sauf linéaires et doivent encore être pleinement explorées.

La sociologie, à la différence de l'historiographie, a été largement marquée, déjà entre les années 1980 et 1990, par les réflexions sur l'évolution des relations familiales du temps présent, dans une phase qui a été diversement associée à la « post-modernité » ou, avec différents accents, à une « seconde modernité ». Le travail d'Anthony Giddens, autour de ce qu'il appelle « high » ou « late modernity¹³ », et sa thèse sur un abord ultra contemporain d'une phase marquée par des relations intimes « pures », sexuellement et émotivement intenses, décrochées définitivement de l'instrumentalisation socio-économique et de la force institutionnelle à la base de la famille « traditionnelle » et affranchie du déséquilibre de pouvoirs (de genre et de génération) encore dominant dans la famille « moderne », qui s'est développée à partir des xviii^e et xix^e siècles¹⁴, ont exercé une grande influence. La sociologue Lynn Jamieson a de la même façon soutenu une centralité inédite de l'intimité dans le temps présent, en parlant toutefois plus précisément d'une *disclosing intimacy*, définie comme accent sur la compréhension et l'écoute réciproque, sur la confiance et la connaissance profonde entre partenaires et entre parents et enfants, dans une dynamique moins attachée

13 Anthony Giddens, *Modernity and Self Identity. Self and Society in the Late Modern Age*, Cambridge, Polity Press, 1991.

14 Anthony Giddens, *The Transformation of Intimacy. Sexuality, Love and Eroticism in Modern Societies*, Cambridge, Polity Press, 1992.

aux impératifs du *love and care*, typiques de la famille « moderne¹⁵ ». Jamieson, toutefois, a une vision décidément plus critique et moins optimiste que celle de Giddens, retenant plutôt que la centralité de l'intimité était un phénomène à appréhender surtout sur le plan des discours et moins sur le plan des pratiques quotidiennes et des expériences concrètes. La question de genre, c'est-à-dire de la persistance de fortes dissymétries entre hommes et femmes dans la sphère familiale, était en particulier un obstacle empirique considérable à la crédibilité de la ligne évolutive à la Giddens.

Il s'agit de thèmes et de problèmes qui, bien que très présents dans la recherche sociologique contemporaine, dont italienne, doivent encore être intégrés pleinement dans le récit historiographique du xx^e siècle et du début des années 2000. Cette phase finale semble d'ailleurs traversée par un conflit idéologique très dur, dans le domaine du discours public, sur la crise de la famille « traditionnelle ». Ce dernier interpelle directement l'histoire et interagit avec la « mystique » de l'intimité de façon imprévue et paradoxale, en associant parfois justement l'exaltation des relations émotivement intenses, surtout entre parents et enfants, à la valorisation idéologique d'un modèle familial « traditionnel », qui dans la modélisation sociologique et historiographique apparaît clairement associé à l'absence de parité, à la distance sociale, à la froideur des rapports.

L'attention portée à l'intimité familiale comme construction centrale du discours public, avec la complexité de ses implications, ne signifie pas, d'ailleurs, négliger le plan des expériences concrètes des familles, qui interagissent avec les représentations culturelles, les débats publics et les inputs qui en proviennent, sans évidemment en être déterminés de façon mécanique. Ceci est le deuxième aspect sur lequel il faut revenir. Tenir compte de la famille comme axe du débat public dans l'Italie contemporaine sert plutôt à éviter de raconter l'histoire d'une *famille italienne* comme si celle-ci existait vraiment dans la réalité et non comme produit d'une construction discursive qui suit les exigences du contexte et des sujets historiques qui la produisent, ce qu'elle est de fait. Au contraire, cette conscience permet justement de s'ouvrir à l'exploration de la pluralité des expériences familiales contemporaines, en gardant toutefois toujours à l'esprit que toutes n'ont pas eu la même visibilité, toutes n'ont pas pu laisser la même trace d'elles-mêmes. Les unions homosexuelles en sont un exemple évident, comme, pour des raisons différentes, le sont aussi les mariages « mixtes », entre personnes de langues, de religions ou de cultures différentes. Ces unions ont toujours existé, mais nous les associons sans doute difficilement à la « famille italienne » sinon en assumant une posture intellectuelle plus consciente du poids des représentations et de la centralité d'un certain modèle de famille dans le discours public contemporain.

15 Lynn Jamieson, *Intimacy. Personal Relationships in Modern Societies*, Cambridge and Maldon (MA), Polity Press, 1998.

Par exemple, les migrants qui sont aujourd'hui présentés par le débat médiatique italien comme en mesure de menacer les tranquilles vies familiales pourraient peut-être être appréhendés sous une lumière différente. Il nous faudrait évaluer combien les processus de définition normative de la citoyenneté (et les critères relatifs établissant qui peut y accéder et qui ne le peut pas) ont constitué, dans la longue durée, un horizon forcément homogène par rapport aux pratiques familiales et aux déplacements des personnes, donnant par exemple dans le cas italien, une énorme importance au lien de filiation biologique d'un père italien, plutôt qu'à la naissance dans les frontières de l'État-nation et à la participation individuelle active à sa vie politique et culturelle. Dans ce sens, comme on l'a noté, nous devons tenir compte d'une sorte de «familisme légal¹⁶», induit par la loi et par l'emploi d'un modèle précis de citoyenneté comme d'un modèle précis de famille, basé sur les relations de sang et sur la filiation entendue dans un sens principalement biologique.

En fait, à partir de la relecture en termes culturalistes du Risorgimento¹⁷, la famille, en tant que discours, est apparue comme «métaphore, symbole, mais aussi origine de la nation», «lieu de la construction de compétences complémentaires, utilisée pour bâtir un support important du processus de nationalisation¹⁸». Significativement, dans le contexte du processus de *nation-building*, le discours sur la nation a pris forme parallèlement au discours sur la famille conjugale intime, au sein de laquelle les conjoints ont été surtout appelés à assurer une fonction éducative par rapport à leurs enfants, en les élevant dans le respect des valeurs de la nation.

Mais l'histoire de la nation, comme pratique discursive dotée d'une haute capacité performative, d'une puissante implication émotive et aussi d'une incontournable dimension prescriptive, a été en outre mise en relation avec les cultures de guerre qui, à la fin du XIX^e siècle, se renforcent en lien tant avec la projection coloniale des États-nations qu'avec la montée des conflits internes à l'Europe. Pour l'Italie aussi, les recherches sur l'expérience coloniale de ces dernières années ont mis en évidence comment la sphère intime y a été directement

16 Giovanna Zincone, *Familismo legale. Come (non) diventare italiani*, Roma-Bari, Laterza, 2006. Pour une histoire de la citoyenneté italienne, cf. Sabina Donati, *A Political History of National Citizenship and Identity in Italy, 1861-1950*, Stanford, Stanford University Press, 2013.

17 Fondé sur les travaux de Alberto Banti, Paul Ginsborg, Ilaria Porciani, Carlotta Sorba, Alessio Petrizzo, Lucy Riall, Silvana Patriarca.

18 Ilaria Porciani, *Famiglia e nazione nel lungo Ottocento*, *Passato e presente* 57, 2002, p. 9-39 (p. 12). Voir aussi Alberto Banti, *La nazione del Risorgimento. Parentela, santità e onore alle origini dell'Italia unita*, Torino, Einaudi, 2000; Ilaria Porciani, dir., *Famiglia e nazione nel lungo Ottocento italiano. Modelli, strategie, reti di relazione*, Roma, Viella, 2006.

impliquée, impactant la culture scientifique et l'imaginaire populaire, mais aussi l'élaboration politique et normative¹⁹. Depuis la conquête des premières colonies à la fin du XIX^e siècle, l'État libéral a mis en œuvre, à travers une série de normes, une vraie et réelle politique sexuelle visant à réguler la rencontre entre colonisateurs et colonisés du point de vue des corps et des liens qu'ils pouvaient générer²⁰. La législation coloniale lancée par le régime fasciste au milieu des années 1930, au lendemain de la conquête de l'Éthiopie, constitue sans doute une étape ultérieure de ce processus, tandis que, dans les territoires de la métropole, on assiste à une radicalisation totalitaire de la superposition entre rôle reproductif des femmes et renforcement de la Nation, qui se traduit dans une régulation draconienne du contrôle des naissances et de la sexualité féminine et qui sera radicalement mis en cause seulement par le mouvement féministe dans les années 1970²¹.

Ceci a d'ailleurs des retombées sur le concept même d'« Italie » que nous posons comme fondement de notre récit, dans la mesure où l'espace national s'avère non pas à prendre comme une donnée objective, comme une simple expression géographique, mais comme un objet historique de construction politique, fondé sur des politiques sexuelles précises de régulation de l'intimité et des relations familiales. La famille, en d'autres mots, reste une institution cruciale de la dynamique sociale, même après la fin de l'Ancien Régime, et c'est l'État-nation même qui lui donne une très grande importance sur le plan politique et culturel.

Tout ceci nous mène au troisième aspect que je voulais aborder : un autre repositionnement par rapport au concept de « famille moderne ». J'ai déjà souligné comment l'histoire du genre avait dévoilé les apories de cette « modernité » politique que l'on fait remonter aux constitutions libérales nées en Europe à la suite du processus révolutionnaire provoqué par la Révolution française. Je crois que ce dévoilement a des conséquences radicales sur les modalités avec lesquelles nous pensons l'histoire des familles italiennes à l'époque contemporaine, par rapport à la question de l'équilibre de genre dans ce qu'on appelle le travail familial²² et au phénomène dramatique de violence domestique, qui constitue

19 Gaia Giuliani, Cristina Lombardi Diop, dir., *Bianco e nero. Storia dell'identità razziale degli italiani*, Firenze, Le Monnier, 2013; Barbara Spadaro, *Una colonia italiana. Incontri, memorie e rappresentazioni tra Italia e Libia*, Firenze, Le Monnier, 2013; Giulietta Stefani, *Colonia per maschi. Italiani in Africa Orientale: una storia di genere*, Verona, Ombre Corte, 2007.

20 Barbara Sorgoni, *Parole e corpi. Antropologia, discorso giuridico e politiche sessuali interraziali nella colonia Eritrea (1890-1941)*, Napoli, Liguori, 1998.

21 Liliana Ellena, *Frontiere della liberazione e snazionalizzazione delle italiane*, in Maria Teresa Mori, Alessandra Pescarolo, Anna Scattigno e Simonetta Soldani, dir., *Di generazione in generazione. Le italiane dall'Unità ad oggi*, Roma, Viella, 2014.

22 Lorenzo Todesco, *Quello che gli uomini non fanno. Il lavoro familiare nelle società contemporanee*, Roma, Carocci, 2014.

la part la plus importante de la violence de genre dans la société italienne d'aujourd'hui²³. L'inégalité persistante entre hommes et femmes dans les relations intimes peut difficilement apparaître comme le simple produit d'une culture arriérée et « anti-moderne ». La question se fait bien plus complexe au xx^e siècle et les facteurs responsables de ce qui de fait est, encore aujourd'hui, une absence de démocratie au sein des familles italiennes contemporaines (et en différentes mesures européennes), peuvent plus difficilement être recherchés dans des paramètres comparatifs d'archaïsme culturel ou de pauvreté économique. L'idéologie de genre est quelque chose de plus fin, qui s'insinue aussi dans les ménages familiaux plus cultivés et économiquement plus aisés.

Encore une fois, cette sensibilité critique n'implique pas la négation des conquêtes politiques et des innovations juridiques qui ont marqué l'évolution de la famille au xx^e siècle, ainsi que les prises de conscience qu'une nouvelle attention aux relations familiales a créées, surtout dans le domaine du soin aux enfants. Il est toutefois évident que pour affronter la période contemporaine, et surtout un siècle comme le xx^e siècle, durant lequel l'Italie est devenue une des puissances économiques les plus développées au monde, nous avons besoin d'un outillage théorique sophistiqué qui nous permette, d'une part, de reconnaître de façon ouverte les persistances de la longue durée et de l'autre, d'identifier les processus historiques qui sont activés *justement* en lien avec cette modernité.

Dans les pages qui suivent, j'aborderai, en premier lieu, quelques-uns des contextes qui peuvent contribuer à éclairer comment, au xx^e siècle et jusqu'à nos jours, la famille devient un objet central du discours public et un sujet de conflit entre des forces qui cherchent à définir la nature et les limites des relations familiales socialement légitimes. La culture de l'inimité, comme on le verra, n'est pas étrangère à ces processus de définition normative.

En second lieu, j'aborderai une question d'ordre méthodologique, notamment les conséquences du déclin de l'histoire sociale, en mettant en lumière la nécessité de rétablir une relation, difficile, mais nécessaire, entre cette dernière et l'histoire culturelle, qui a marqué particulièrement les paradigmes interprétatifs de ces dernières décennies. Dans deux domaines en particulier, les pratiques de consommation et les comportements relatifs à la reproduction, à la parentalité et plus généralement au travail familial, le croisement entre ces deux perspectives apparaît essentiel pour analyser en profondeur les familles italiennes dans l'« ère de l'intimité ».

En conclusion, je reviendrai sur un des débats les plus stimulants de ces derniers temps, celui portant sur le familisme italien et méditerranéen, en mettant en évidence comment ce dernier est selon moi l'emblème d'une médiation non

23 Simona Feci, Laura Schettini, dir., *La violenza contro le donne nella storia. Contesti, linguaggi, politiche del diritto (secoli XV-XXI)*, Roma, Viella, 2017.

réalisée entre les deux perspectives historiographiques évoquées précédemment.

LÉGALE, NATURELLE, NORMALE, TRADITIONNELLE : LA FAMILLE CONJUGALE INTIME ENTRE NORMES, POLITIQUES SOCIALES ET DISCOURS PUBLIC

Une histoire de la famille écrite aujourd'hui ne peut faire moins que de se confronter à une conscience née de la perspective culturaliste et de genre : l'histoire des débats politiques et, plus largement publics, autour de la définition de ce qu'est la famille, et de ses limites, fait partie intégrante et inéluctable d'une telle histoire. La culture de l'intimité y joue également un rôle important.

Si la littérature de comportement et de l'économie domestique était déjà bien connue des chercheurs des années 1980 et 1990, comme possible base pour reconstruire l'univers réglementaire à l'intérieur duquel évoluaient les trajectoires familiales des sujets historiques, il faut élargir le spectre des sources pouvant restituer les conflits qui opposent des modèles et des pratiques familiaux différents, donnant à certains, et pas aux autres, une légitimité sociale. Cette dernière est dotée à son tour de qualifications diverses (« légale », « naturelle », « normale », « traditionnelle ») selon les contextes. La même famille « moderne », centrée sur l'intimité, s'inscrit, à mon avis, dans cette perspective et doit être lue comme mot d'un lexique historiquement situé.

Sous cet angle, un premier point d'observation essentiel, toujours bien présent pour les historiennes des femmes, apparaît au travers des débats portant sur la construction de l'État providence, explicitement ou implicitement centrés sur la définition des limites de la famille légitimement habilitée à exiger une protection sociale de la part de l'État, en opposition à une famille illégitime, privée du droit de citoyenneté sociale. À bien y regarder, il ne s'agit pas d'une nouveauté de la période contemporaine. Comme je le rappellerai à la fin de cette contribution, la relation entre assistance publique, étatique ou non, et sphère familiale est un sujet de recherche très vivant pour l'Ancien Régime. Toutefois, pour l'époque contemporaine, la construction de l'État providence a interagi avec l'histoire de la famille selon des modalités nouvelles, produisant dans les faits l'identification d'un modèle unique de famille légitime et sa séparation d'autres expériences affectives, comme les liens homosexuels ou les liens affectifs non fondés sur le mariage (ce qu'on appelle *famiglie di fatto*, trad. « familles de fait »). Ainsi, comme il a été observé, si au cours du xx^e siècle on assiste en Europe à une dé-juridification progressive des rapports de couple, c'est à travers les politiques sociales que l'État intervient directement sur les relations familiales et leur légitimation²⁴. Tout cela n'est pas sans contradictions. D'un côté, on peut dire que l'État participe de la culture de l'intimité, en contribuant à légitimer

24 Paolo Ronfani, *Il diritto di famiglia in Europa*, in Marzio Barbagli, David Kertzer, dir.,

un modèle de relations toujours plus centré sur le consensus, la compréhension réciproque et le respect des inclinations des sujets, tant dans le couple que dans le rapport parents-enfants. De l'autre côté, l'intimité qui bénéficie des soins de l'État providence a des contours conflictuels. Au fond, tous les débats animant la période des grandes réformes des années 1960 et 1970, du divorce à l'avortement en passant par la réforme du droit de la famille, avec leurs implications liées en termes de redéfinition de l'axe héréditaire de la famille et de l'égalité entre enfants « naturels » et enfants « légitimes », peuvent être lus comme part de l'histoire du conflit sur les limites et les caractéristiques de l'amour familial comme légitime objet de droits. C'est une histoire avec des vainqueurs et des vaincus, avec des familles et des choix affectifs intégrés dans l'histoire de l'État providence et des intimités familiales niées dans leur propre existence juridique.

La construction de l'État providence au cours du XX^e siècle a également marqué profondément les modèles de genre et l'interprétation du rôle parental et, surtout, maternel : les recherches sur l'*Opera Nazionale Maternità e Infanzia*, fondée par le régime fasciste en 1925 et active jusqu'en 1975, témoignent bien de cette question et de la force biopolitique de l'État, surtout au moment du fascisme²⁵. Toutefois, précisément sur la relation entre parents et enfants, la norme réglementaire (et pas seulement les politiques sociales) paraît au contraire agir encore pour tout le XX^e siècle et jusqu'à aujourd'hui, de façon cruciale et nouvelle. Dans le sillage d'une réflexion complexe, massivement sanctionnée dans le contexte d'un traitement collectif du trauma de la Seconde Guerre mondiale²⁶, et précisément dans la Déclaration universelle des droits de l'enfant lancée par l'ONU en 1959 et dans la Convention qui suivit de 1989, dans la seconde moitié du XX^e siècle, la réglementation s'est transformée, en Italie aussi, au nom du principe de « l'intérêt supérieur du mineur », et du droit reconnu aux enfants d'avoir une famille capable de pourvoir à leur soin, non seulement sur le plan matériel, mais aussi sur le plan affectif. Toutefois, l'interprétation de ces principes s'est révélée tout sauf linéaire et pacifique et a fini par accroître le champ d'action des professionnels de l'assistance sociale. La responsabilité décisionnelle de la jurisprudence en matière de légitimité et d'adéquation des comportements parentaux s'en est aussi trouvée renforcée. Ce champ de conflit qui reste à explorer révèle d'énormes pouvoirs de

Storia della famiglia in Europa. Il Novecento, Roma-Bari, Laterza, 2003, p. 179-228.

- 25 Michela Minesso, *Stato e infanzia nell'Italia contemporanea. Origini, sviluppo e fine dell'Onmi, 1925-1975*, Bologna, Il Mulino, 2007 ; Elisabetta Vezzosi, *Maternalism in a Paternalist State: The National Organization for the Protection of Motherhood and Infancy in Fascist Italy*, in Marian van der Klein et al., dir., *Maternalism Reconsidered: Motherhood, Welfare and Social Policy in the Twentieth Century*, New York, Berghahn Books, 2012, p. 190-204 ; Domenica La Banca, *Welfare in transizione. L'esperienza dell'ONMI (1943-1950)*, Napoli, Esi, 2013.
- 26 Maida, *op. cit.*, p. 47-58.

définition normative sur la famille « légitime » et sur ses rapports « corrects » de filiation et de parentalité.

L'autre processus crucial étroitement lié à ce thème, qui a traversé le XX^e siècle, est l'émergence des droits de reproduction et, en phase avec ceux-ci, la consolidation d'un autre sujet de citoyenneté : le fœtus²⁷. L'histoire de l'embryologie et plus généralement de la maternité corporelle ainsi que de la fécondation artificielle²⁸, de ses origines au XVIII^e siècle jusqu'aux débats plus récents dans les années 2000, est radicalement mêlée à ce processus continu collectif de définition d'une famille « légitime » et d'exclusion d'autres modèles et expériences possibles. Le passage historique crucial à une parentalité élective, fortement voulue et projetée dans le cadre d'une natalité très basse, a interagi avec les innovations apparues dans le champ des technologies reproductives, menant ainsi à une nouvelle phase de grandes réflexions publiques sur ces thèmes²⁹. Le très récent débat sur la « gestation pour autrui » a été la source, en Italie comme ailleurs, d'un conflit très dur, même au sein du mouvement féministe³⁰, sur les significations du lien de filiation aujourd'hui, sur le conflit entre causes du désir de parentalité et droits des enfants, sur ce qui sépare ou pas la parentalité biologique d'une parentalité sociale.

La définition d'une famille légitime ou préférable a été au cœur de cette période avec une urgence nouvelle, même si, comme l'a montré efficacement pour la France Florence Weber³¹, il s'agissait en partie seulement d'un scénario nouveau. La non-superposition et, parfois, le conflit entre, selon le schéma de Weber,

27 Giovanna Fiume, Elisabetta Vezzosi, dir., La cittadinanza del feto, *Genesis. Rivista della Società Italiana delle Storie* 1, 2003, p. 177-202; Nadia Maria Filippini, *Generare, partorire, nascere. Una storia dall'antichità alla provetta*, Roma, Viella, 2017. Très importantes aussi en Italie les travaux de Barbara Duden, *Il corpo della donna come luogo pubblico. Sugli abusi del concetto di vita*, trad. it., Torino, Bollati Boringhieri, 1994; Ead., *I geni in testa e il feto in grembo. Sguardo storico sul corpo delle donne*, trad. it., Torino, Bollati Boringhieri, 2006.

28 Si veda su questo Emmanuel Betta, *L'altra genesi. Storia della fecondazione artificiale*, Roma, Carocci, 2012; Alessandra Gribaldo, *La natura scomposta. Riproduzione assistita, genere, parentela*, Roma, Luca Sossella editore, 2005.

29 Jaqueline Costa-Lascoux, *La donna, la procreazione e la bioetica*, in *Storia delle donne, Il Novecento, op. cit.*, p. 616-637; Tamar Pitch, *Un diritto per due. La costruzione giuridica di genere, sesso e sessualità*, Milano, il Saggiatore, 1998, p. 18-59; Chiara Saraceno, *Mamme e papà. Gli esami non finiscono mai*, Il Mulino, Bologna 2016. Dans le domaine de la philosophie politique, voir Maria Luisa Boccia, Grazia Zuffa, *L'eclissi della madre. Fecondazione artificiale, tecniche, fantasie e norme*, Milano, Pratiche editrice, 1998; Caterina Botti, *Bioetica ed etica delle donne. Relazioni, affetti, potere*, Milano, Zadig, 2000.

30 Daniela Danna, *Contract Children. Questioning Surrogacy*, Stuttgart, Ibidem-Verlag/Ibidem Press, 2015.

31 Florence Weber, *Penser la parenté aujourd'hui. La force du quotidien*, Paris, Éditions Rue d'Ulm, 2013.

les trois principales composantes du lien parental, légal (lié à la transmission du nom et donc du lignage), biologique (lié à une multiplicité de dimensions corporelles), pratique ou quotidien (lié à la responsabilité de soin par rapport aux individus dépendants), se rencontre également dans des contextes chronologiques différents. Entre le XIX^e et le XX^e siècle, les filiations adultérines ou « illégitimes », dans une période où celles-ci n'étaient pas encore équivalentes devant la loi aux « légitimes », peuvent être interprétées comme des cas de dissociation entre les composantes biologique et légale de la paternité. De même, les contextes suivant les guerres mondiales offrent des éléments de conflit, quand les familles doivent affronter l'absence massive des pères (légitimes ou naturels) morts au front. Ainsi, Florence Weber observe que

la parentèle étroite célébrée au XX^e siècle comme modèle de famille moderne – la famille nucléaire composée d'un père, d'une mère et de leurs enfants – et devenue au XXI^e siècle un modèle traditionnel n'est rien d'autre qu'un cas particulier de chevauchement entre des dimensions multiples de la parentèle³².

Le poids de l'Église catholique dans la « naturalisation » d'un modèle précis de famille a été fondamental en Italie, mais la complexité de la question, au cours du XX^e siècle et des premières années 2000, ne se résume pas à cela. Bien au-delà de la limite définie par l'appartenance religieuse, au nom de la « nature », entendue surtout dans le cadre d'un schéma sexuel de dimorphisme identifiant deux types corporels, masculin et féminin, radicalement distincts, un modèle familial précis fondé sur le mariage hétérosexuel et sur l'objectif primaire de la procréation s'est légitimé, et à diverses reprises a été défendu avec virulence. À partir des années 1990 surtout, l'avancée des droits des personnes homosexuelles, et la réémergence d'une peur sociale de la très basse natalité ont activé un large et varié front de défense de la « famille naturelle », qui s'est retrouvé autour des « *Family Day* » et de la promotion de politiques restrictives dans le domaine des droits civils et reproductifs³³.

Outre la famille « légitime » aux yeux de l'État, et la famille « naturelle » de droit canonique et plus généralement de ces formes de positionnement culturel qui trouvent dans la nature biologique des corps la légitimation d'un modèle familial précis, il existe, en fait, un autre plan de définition normative de la famille qui acquiert au cours du XX^e siècle un poids extraordinaire. La théorie psychologique, psychiatrique et psychanalytique sur la famille marque de façon

32 *Ibid.*, p. 24.

33 Massimo Prearo, *Family Day, movimenti e mobilitazioni anti-gender: un progetto politico neo-cattolico*, *Genesis* 1, 2019, p. 21-43. Voir aussi *id.*, *Le cadrage religieux de la mobilisation « anti-genre » : une étude micro-événementielle du Family Day*, *Genre, sexualité & Société* 18, 2017, en ligne : [<http://journals.openedition.org/gss/4100>] (dernière consultation 3 décembre 2019).

indélébile l'ouverture du xx^e siècle et surtout sa seconde moitié, promouvant une nouvelle réflexivité sur les relations familiales, et particulièrement sur celles entre parents et enfants³⁴: le cas du petit Hans analysé par Sigmund Freud date de 1908 et la première traduction italienne de 1952³⁵. À partir des années 1960, la recherche psychanalytique sur le développement des enfants – avec les textes fondateurs d'Anna Freud³⁶, de Donald Winnicott³⁷ et de John Bowlby, auteur de la célèbre trilogie *Attachement et perte*³⁸ – véhicule de nouvelles consciences et de nouvelles attentes sur les compétences et les responsabilités parentales en relation avec le bien-être psychologique des enfants et leur « bonne » croissance. Ainsi, sous l'effet de l'influence de ces théories, toujours du point de vue italien (mais pas seulement), le xx^e siècle apparaît surtout comme le siècle de l'enfant-fils (et un peu moins fille), objet d'observations théoriques toujours plus avancées, mais aussi axe de nouvelles définitions réglementaires autour de la limite entre « normal » et « pathologique ». Ce n'est pas un hasard si les enfants placés dans des contextes d'assistance, liés à la reconstruction suivant la Seconde Guerre mondiale, ont constitué le premier et principal objet d'observation scientifique et donc la source primaire de ces élaborations théoriques qui, conçues hors des murs domestiques et parfois dans des situations exceptionnelles de mal-être infantile, devinrent centrales dans la lecture de la dynamique évolutive infantile plus générale.

La copieuse et croissante production éditoriale dédiée à l'éducation des enfants (*child-rearing*) est la preuve flagrante de ce processus de vulgarisation progressive, au cours du xx^e siècle, de notions et définitions, conseils et pratiques, qui franchissent inévitablement le seuil de la sphère privée des familles italiennes, posant des questions, suscitant de nouvelles connaissances, mais aussi générant

34 Egle Becchi, *Le XX^e siècle*, in Egle Becchi, Dominique Julia, dir., *Histoire de l'enfance*, t. II, *Du XVIII^e siècle à nos jours*, Paris, Seuil, 1998.

35 Sigmund Freud, *Casi clinici*, Torino, Edizioni Scientifiche Einaudi, 1952, p. 140-270, traduction de Mauro Lucentini [ensuite dans Freud, *Opere 1905-1908. Il motto di spirito e altri scritti*, V, Torino, Boringhieri, 1972, édition dirigée par Cesare Luigi Musatti].

36 Anna Freud, *Normality and Pathology in Childhood. Assessments of Development*, New York, International Universities Press, 1965 (trad. it. *Normalità e patologia del bambino: valutazione dello sviluppo*, Milano, Feltrinelli, 1969).

37 Donald Winnicott, *The Child and the Family: First Relationships*, London, Tavistock, 1957; *id.*, *The Child and the Outside World*, London, Tavistock, 1957; *The Child, the Family and the Outside World*, London, Penguin, 1964. En langue italienne les premières traductions apparaissent en 1974 : *Sviluppo affettivo e ambiente. Studi sulla teoria dello sviluppo affettivo*, Roma, Armando, 1974; *Il bambino e la famiglia*, Firenze, Giunti, 1974; *La famiglia e lo sviluppo dell'individuo*, Roma, Armando, 1974; *Gioco e realtà*, Roma, Armando, 1974.

38 John Bowlby, *Attaccamento e perdita*, vol. I, *L'attaccamento alla madre*, Torino, Bollati Boringhieri, 1972 (ed. or. London, Tavistock, 1969); vol. II, *La separazione dalla madre*, Torino, Bollati Boringhieri, 1975 (ed. or. London, Tavistock, 1972); vol. III, *La perdita della madre*, Bollati Boringhieri, Torino 1983 (ed. or. London, Tavistock, 1980).

de nouveaux doutes, de nouveaux et différents sentiments de culpabilité. Au début des années 2000, la sociologie plus critique ne parle pas fortuitement à ce sujet de « parents paranoïaques³⁹ », excessivement conscients de la parentalité comme « compétence », « travail », « responsabilité » et par conséquent en quelque sorte fragilisés.

ENTRE HISTOIRE CULTURELLE ET HISTOIRE SOCIALE : LA CONSOMMATION DANS LA VIE FAMILIALE

Au cours du xx^e siècle, les évolutions de la culture matérielle contribuent à la légitimation d'un modèle des relations familiales centré sur l'intimité. En Italie, en particulier, dans la deuxième moitié du siècle le traitement du trauma de la guerre et de l'expérience fasciste se mêle à un processus de forte modernisation économique qui trouve une de ses manifestations les plus éclatantes dans la flambée des consommations domestiques destinées aux familles des classes moyennes. Sur le plan du discours public, comme dans les pratiques quotidiennes, le « miracle économique » est un processus qui s'axe sur l'exaltation de la valeur de l'intimité familiale⁴⁰. Dans une évidente continuité avec les exigences de la reconstruction post-guerre, l'entière culture des classes moyennes se redéfinit en fait autour de l'objectif de la construction d'un horizon matériel stable, à « consommer » en famille.

Or, le thème de la consommation de masse est particulièrement adapté pour mettre au point un des problèmes historiographiques qu'une histoire renouvelée de la famille dans l'ère de l'intimité devrait affronter : la relation complexe entre histoire culturelle et histoire sociale. Il ne s'agit pas d'évoquer de nouveau la classique opposition entre normes et pratiques, car la conscience du nécessaire croisement de ces dimensions ne manque en réalité dans aucune des deux perspectives. Il s'agit plutôt de différents angles d'enquête qui recoupent parfois le choix des sources mobilisées et des thèmes abordés. La voie du futur me semble toutefois celle de l'intégration.

À dire vrai, les obstacles ne manquent pas. Le traitement de ce que les ouvrages collectifs sur l'histoire de la famille en Europe toujours édités par Laterza définissent comme les « conditions matérielles de la vie familiale », terme qui semble sous-entendre l'idée structuraliste de la situation matérielle comme pré-condition de la

39 Frank Furedi, *Paranoid Parenting. Abandon your anxieties and be a good parent*, London, Allen Lane, 2001 ; Id., *Paranoid Parenting. Why ignoring the experts may be best for your child*, London, Continuum, 2008.

40 Pour une reconstruction plus exhaustive, je me permets de renvoyer à Enrica Asquer, *Storia intima dei ceti medi. Una capitale e una periferia nell'Italia del miracolo economico*, Roma-Bari, Laterza, 2011.

vie familiale, en est un exemple⁴¹. Heureusement, au-delà du titre de la partie, les chapitres de ces ouvrages traduisent bien déjà la conscience de la complexité des questions en jeu sur le plan culturel. Aujourd'hui toutefois, à la lumière de l'histoire du xx^e siècle et du débat historiographique qui, à partir des années 1990, s'est développé autour des pratiques de consommation⁴², nous pouvons être certains que ce titre changerait. Nous verrions alors parler d'histoire de la consommation et de la culture matérielle, traduisant la conscience que les choix de consommation ne dépendent pas seulement de la disponibilité de revenu des familles.

Dans cette évolution, il y a aussi à mon avis des limites à corriger ou au moins à mettre sur le plateau de la balance.

Au-delà de l'apparente richesse des sources, le xx^e siècle est un siècle difficile à étudier avec la même boîte à outils que celle qui fut utilisée dans les années 1980 par les micro-historiens pour l'Ancien Régime et les historiens de l'histoire sociale plus généralement pour le xx^e siècle. Pour qui veut lier les dimensions de consommation et d'accumulation des patrimoines familiaux et des pratiques héréditaires, par exemple, un temps au centre des interrogations des historiens d'histoire sociale de la famille et surtout des chercheurs sur les élites⁴³, les sources ne sont pas pareillement disponibles pour une bonne partie du xx^e siècle, pour des questions de protection de la vie privée. Moins ancrée dans les sources notariales, la reconstruction de la dimension sociale et matérielle de la vie familiale apparaît, toutefois, plus insaisissable et beaucoup moins descriptible en termes de « stratégies ». Il est bien alors de garder à l'esprit que ceci résulte sans doute d'un effet d'optique.

Les dynamiques modernes de la consommation peuvent expliquer dans une

41 Barbagli, Kertzer, dir., *Storia della famiglia in Europa*, 3 vols, op. cit.

42 Jean-Cristoph Agnew, *Coming Up for Air: Consumer Culture in Historical Perspective*, in John Brewer, Roy Porter, dir., *Consumption and the World of Goods*, London/New York, Routledge, 1993, p. 19-39; Paul Glennie, *Consumption within Historical Studies*, in Daniel Miller, dir., *Aknowledging Consumption: A Review of New Studies*, London/New York, Routledge, 1995, p. 164-203; Frank Trentmann, Beyond Consumerism: New Historical Perspectives on Consumption, *Journal of Contemporary History* 3, 2004, p. 373-401; spécifiquement sur la question de genre, je me permets de renvoyer à Enrica Asquer, *Domesticity and Beyond. Gender, Family and Consumption in Modern Europe*, in Frank Trentmann, dir., *The Oxford Handbook of the History of Consumption*, Oxford/New York, Oxford U.P., 2012, p. 568-584.

43 Giovanni Levi, *L'eredità immateriale. Carriera di un esorcista nel Piemonte del Seicento*, Torino, Einaudi, 1985; sur le XIX^e siècle, voir Paolo Macry, Raffaele Romanelli, dir., *Borghesie urbaine dell'Ottocento*, numéro spécial de *Quaderni storici* 56/2, 1984; Paolo Macry, *Ottocento. Famiglia, élites e patrimoni a Napoli*, Torino, Einaudi, 1988; Daniela Luigia Caglioti, *Patrimoni e strategie patrimoniali nella Calabria dell'Ottocento*, *Meridiana* 3, 1988, p. 97-128; Germano Maifreda, *Gli ebrei e l'economia milanese: l'Ottocento*, Milano, Franco Angeli, 2000; Ida Fazio, *Parentela e mercato nell'isola di Stromboli nel XIX secolo*, in Renata Ago, Benedetta Borello, dir., *Famiglie. Circolazioni di beni, circuiti di affetti in età moderna*, Roma, Viella, 2008, p. 123-163.

large mesure les « conditions matérielles » des XIX^e et XX^e siècles, en partie parce qu'il est objectivement vrai que dans ce laps de temps le nombre de biens disponibles sur le marché s'est élargi. Il est toutefois indubitable que l'impossibilité d'accéder aux mêmes sources que celles dont nous disposons pour les siècles précédents change substantiellement les cartes en main et pas nécessairement positivement. Ainsi, l'idée que la consommation des familles italiennes, entre le XX^e siècle et les années 2000, soit quelque chose de radicalement différent de l'acte d'accumulation, conservation et transmission d'un patrimoine est critiquable de très nombreux points de vue et perspectives disciplinaires. Les recherches ethnographiques de Janet Finch et autres sur la transmission de l'héritage dans l'Angleterre contemporaine⁴⁴, en particulier, ont bien montré comment, justement dans le temps présent, l'expérience d'héritage est passée de résiduelle, et limitée aux élites, à collective. L'habitation, pour choisir un exemple plus éclatant et qui trouve aussi un écho significatif dans le contexte italien, s'est transformée au cours du XX^e siècle toujours plus en un bien de propriété qui devient donc axe des stratégies économiques et de « l'économie morale » des familles. En Italie, le basculement s'enregistre dans les deux décennies 1950-1970, à la fin desquelles les maisons possédées en pleine propriété privée dépassent celles en location, portant l'Italie aux sommets européens pour la possession en pleine propriété de l'habitation : un basculement conquis non sans de grands efforts par les générations autour du miracle économique, qui aujourd'hui transmettent la propriété aux plus jeunes. La maison en pleine propriété devient alors un élément crucial de reproduction socio-économique, surtout dans un contexte de progressive précarisation du marché de travail, ainsi qu'un axe nouveau d'un système d'État providence qui, par plusieurs aspects, est défini comme « familiste⁴⁵ ».

Au cours du XX^e siècle, la maison et ses objets deviennent donc en même temps l'emblème d'une société de consommation avancée, qui tourne autour du culte de l'intimité comme valeur dominante, mais aussi comme siège du processus de patrimonialisation qui transforme le bien domestique en un élément crucial de lien et de dépendance entre générations⁴⁶. C'est seulement en s'attachant fermement à cette conscience, que l'on peut alors s'ouvrir aux apports innovants que l'histoire de la consommation peut donner à l'histoire de

44 Janet Finch, Jennifer Mason, *Passing on. Kinship and Inheritance in England*, London/ New York, Routledge, 2000.

45 Pour des considérations générales, je me permets de renvoyer à Enrica Asquer, Famiglie e consumo domestico dagli anni Settanta ad oggi. Spunti per una riflessione, *Italia contemporanea* 277, 2015, p. 90-120.

46 Fabio Dei, Oggetti domestici e stili familiari. Una ricerca sulla cultura materiale tra famiglie toscane di classe media, *Etnografia e ricerca qualitativa* 2, 2009, p. 279-293; Enrica Asquer, *Casa e spazi domestici*, in Stefano Cavazza, Emanuela Scarpellini, dir., *Storia d'Italia, Annali* 27, *I consumi*, Torino, Einaudi, 2018, p. 152-174.

la famille aujourd'hui : de l'étude des modifications des routines familiales liées à l'irruption dans l'espace domestique, et en dehors de lui, de nouveaux biens destinés à la consommation familiale (les appareils électroménagers, l'automobile, la télévision et les autres comforts domestiques), à l'étude des cultures matérielles et des « économies morales », qui mêlent la consommation aux pratiques du *doing* et du *displaying family*, pour utiliser la terminologie de Janet Finch⁴⁷. Dans les années suivant le miracle économique, par exemple, comme j'ai essayé de le montrer à d'autres occasions⁴⁸, la part des nouveaux objets composant le panier des familles italiennes, spécialement des classes moyennes, n'est pas la seule à changer. On assiste plutôt à une renégociation des limites culturelles entre les sphères du « nécessaire » et du « superflu », dans le sillage d'un modèle idéal fortement éthique de consommation, centré sur la famille, ses « besoins » et ses rituels. Un modèle que les classes moyennes montrent vouloir construire pour elles-mêmes et pour l'environnement social dans lequel elles vivent.

La famille « moderne » apparaît, dans ce contexte, non pas comme le produit de la modernisation économique, mais comme le sujet central d'une action réflexive de la famille sur elle-même, soutenue en cela par le débat public et les médias qui contribuent à élaborer en formes spécifiques les transformations qui traversent la société entière. L'écho de ce débat résonne entre les murs domestiques des demeures accueillantes et modernes des classes moyennes comme de celles plus défavorisées des classes populaires, qui attendent d'acquérir le « bon salon » et d'y placer, en bonne position, la télévision. La culture de la « modernité » traverse en fait la société. L'ameublement de la maison devient un terrain d'autodéfinition et de conflit socio-culturel, entre les différentes possibilités économiques, mais aussi entre divers « goûts » socialement structurés. Sur ce point aussi, l'intégration avec les sciences sociales permet de dépasser une lecture purement culturaliste et, en même temps, de ne pas réduire la reconstruction historiographique au simple récit de l'évolution des indices de production et de consommation. Grâce en particulier à Pierre Bourdieu⁴⁹, la culture de consommation émerge non pas seulement comme épiphénomène d'un processus de démocratisation du bien-être dans les conditions matérielles quotidiennes, mais comme terrain de reproduction des inégalités dans lesquelles les dynamiques culturelle et matérielle sont profondément mêlées.

47 Janet Finch, *Displaying Families*, *Sociology* 1, 2007, p. 65-81.

48 Asquer, *Storia intima dei ceti medi*, *op. cit.*, p. 41-84.

49 Pierre Bourdieu, *La distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Les Éditions de Minuit, 1979.

FAMILLE DÉSIRÉE, TRAVAIL DE SOIN ET « LIENS FORTS »

L'enfant désiré, pensé, imaginé, puis né et devenu objet de soins aimants et toujours plus réfléchis de la part des parents, mais aussi de la part de l'État et du marché, est un personnage indéniable de l'histoire des familles italiennes dans l'ère de l'intimité. Mais l'enfant non encore né l'est aussi ; non encore né, mais déjà conçu, ou non encore conçu et qu'on ne réussit pas à concevoir. La planification d'une grossesse met en jeu l'entier projet familial, ouvrant un espace à une histoire en partie nouvelle : l'histoire d'une famille comme résultat d'un énorme effort cognitif, psychologique, matériel.

Le désir de famille est toutefois un levier qui a déjà agi dans l'histoire italienne. Dans l'après-Seconde Guerre mondiale, la nécessité de réagir à l'expérience généralisée de dévastation et de mort a été mise en relation avec le phénomène du *baby-boom*. Dans la mémoire et dans les représentations collectives, ces années apparaissent comme le pic de la célébration d'une culture de l'intimité familiale.

Observer la série des couvertures de *Famiglia cristiana*, un des magazines les plus populaires à la fin des années 1950 et au début des années 1960, surtout dans le Nord de l'Italie⁵⁰, suffit pour se rendre compte de l'importance extraordinaire acquise à ce moment par l'enfance « heureuse ». Les images de nouveau-nés et d'enfants dans l'âge tendre, prises dans des moments de jeu, de surprise créée par l'arrivée d'un nouveau jouet, d'un œuf de Pâques ou lors des repas et des câlins maternels et paternels, saturent littéralement l'iconographie proposée par la revue catholique. Il ne s'agit pas, d'ailleurs, d'un aspect limité à la culture catholique. La revue *Noi donne*⁵¹, organe de l'*Unione donne italiane* (*Unione donne italiane*, UDI), liée au Parti communiste, accorde également de l'attention à l'enfance,

50 Stephen Gundle, *Cultura di massa e modernizzazione: Vie nuove e Famiglia cristiana dalla guerra fredda alla società dei consumi* in Pier Paolo D'Attorre, dir., *Nemici per la pelle. Sogno americano e mito sovietico nell'Italia contemporanea*, Milano, Franco Angeli, 1991, p. 235-268. *Famiglia cristiana* a été fondé en 1931 par la congrégation religieuse *Pia Società San Paolo*, basé à Alba, dans la région du Piémont. Entre 1954 et 1980, elle été dirigée par le père Giuseppe Zilli et en 1960 atteint le tirage d'un million d'exemplaires. Il faut rappeler de toute façon que la diffusion de la revue était majoritaire dans les régions du Nord (Lombardie, Piémont, Vénétie) et elle était largement débitrice des abonnements des paroisses.

51 Née comme organe des *Gruppes de Défense de la Femme*, organisation féminine de la Résistance italienne, et publiée clandestinement et dans différentes éditions régionales au cours de l'année 1944, en juillet 1944 *Noi donne* sort de la clandestinité avec sa première édition nationale. À partir du troisième numéro (Septembre 1922), le comité de rédaction est basé à Rome. Dans l'après-guerre la périodicité devient bientôt hebdomadaire et *Noi donne* s'affirme comme le « périodique politique féminin plus important et durable » (Anna Rossi Doria, *La stampa politica delle donne nell'Italia da ricostruire*, in Silvia Franchini, Simonetta Soldani, dir., *Donne e giornalismo. Percorsi e presenze di una storia di genere*, Milano, Franco Angeli, 2004, p. 127-153, cit. p. 133).

en lui consacrant de nombreuses enquêtes sociales qui mettent en évidence les problèmes alimentaires et matériels des enfants, dans une Italie qui reste longtemps pauvre. Le miracle apparaît ici un phénomène socialement très sélectif et la maternité un métier difficile pour des femmes partagées entre travail pour le marché et travail pour la famille. L'enfance comme problème politique est au centre d'une campagne de critiques envers le gouvernement chrétien-démocrate. Toutefois, dans ces pages, l'exhortation à construire une dimension nouvelle dans les relations familiales est aussi très forte. Elles doivent se restructurer autour de la *qualité* du temps partagé, de l'investissement plus important dans le dialogue entre parents et enfants et dans la collaboration solidaire entre maris et femmes, pères et mères unis par l'objectif d'une éducation aux valeurs démocratiques⁵².

Au-delà des différences profondes entre les deux cultures politiques, catholique et communiste, la nécessité de fonder la construction de la société post-guerre sur l'élaboration d'une nouvelle culture de l'enfance et de l'intimité familiale reste un élément commun. Cette dynamique a, comme on l'a dit, des racines bien plus profondes, qui remontent aux transformations générales de la culture de l'enfance au fil du xx^e siècle et notamment à la progressive centralité acquise par le bonheur, tant dans la représentation des enfants que dans la réflexion publique sur les nouveaux critères d'une « bonne » éducation. Comme Peter Stearns l'a remarqué pour les États-Unis à partir des années 1920 et 1930, « *happiness becomes a central purpose, a leading quality of childhood, and an essential obligation for parents*⁵³ ». En Europe, la seconde guerre mondiale, guerre « totale » par excellence, renforça cette évolution.

Sous l'angle des relations familiales concrètes, toutefois, les contradictions d'une telle culture semblent exploser peu à peu. Alessandra Pescarolo parle d'un long processus de consolidation de la famille conjugale intime, qui se serait déroulé entre le xix^e siècle et les années 1960, et qu'aurait suivi, à partir des années 1960, une phase de dé-institutionnalisation et de dévoilement critique de ses apories, au centre de la contestation de 68 et du féminisme⁵⁴. Les deux mouvements contenaient, en effet, une puissante dose de critique de l'institution familiale et de la famille « moderne », « bourgeoise », représentée comme le fruit d'une modernisation déséquilibrée, pressée sur la consommation privée et sur ses rituels vides, et non accompagnée d'une véritable remise en cause de la structure de pouvoir qui régissait les relations

52 Maria Casalini, *Famiglie comuniste anni Cinquanta*, p. 305-322; Sandro Bellasai, *La morale comunista. Pubblico e privato nella rappresentazione del PCI (1947-1956)*, Roma, Carocci, 2000.

53 Peter Stearns, *Defining Happy Childhoods: Assessing a Recent Change*, *The Journal of the History of Childhood and Youth* 3, 2, 2010, p. 165-186 (p. 172).

54 Alessandra Pescarolo, *Genere e famiglia in età contemporanea*, in Giulia Calvi, dir., *Innesti, op. cit.*, p. 223-249.

à son intérieur⁵⁵. Un élément générationnel important pesait évidemment sur ce conflit : les transformations de l'après-guerre avaient été en bonne partie conduites par une génération formée sous le fascisme et la guerre « totale », avec tout ce que cela comportait en termes d'impulsions innovantes, d'une part, et de traits profondément hiérarchiques et conservateurs, de l'autre.

Or, de façon significative, cette phase de mise en cause et de dé-institutionnalisation de la famille est également caractérisée par d'importants changements sur le plan des comportements reproductifs. Un ensemble de tendances démographiques arrive à maturation à partir du milieu des années 1960, au-delà du bref épisode du *baby-boom*, et jette les bases de plusieurs caractéristiques récentes de la vie familiale en Italie : la baisse de la fécondité, qui devient radicale, l'augmentation de l'espérance de vie et, parallèlement, la persistance d'une famille définie par « des liens forts », pour utiliser les mots du sociologue David Reher⁵⁶. Sa définition présente comme un trait typique du contexte « méditerranéen » un modèle de relations familiales caractérisé par un intense échange de ressources et d'assistance entre les membres du groupe parental, lequel partage au contraire un caractère résiduel du système d'État providence. Le modèle « méditerranéen » est aussi récupéré comme clef de lecture par de nombreux démographes⁵⁷, qui mettent en évidence la connexion entre natalité basse et culture de la parentalité *intensive* (spécialement du côté maternel) : la contextualité entre ces deux éléments est exactement celle qui fait parler d'un « paradoxe » du familisme italien, là où précisément un intense investissement sur les enfants et une conception purement privée des soins familiaux contribueraient au fort contrôle de la natalité. Les sociétés méditerranéennes sont opposées aux sociétés plus « modernes » nord-occidentales, marquées au contraire par une moindre importance des obligations réciproques entre membres de la famille nucléaire et du réseau parental élargis et par un plus grand recours à l'assistance publique et à la dimension civique, au plus grand profit des taux de natalité bien plus élevés.

55 Ginsborg, *Storia dell'Italia dal dopoguerra a oggi*, *op. cit.* ; pour une étude de cas, voir Sofia Serenelli Messenger, *Il Sessantotto e la "morte della famiglia"*. *Storia di una comune nella provincia anconetana*, in Asquer, Casalini, Di Biagio, Ginsborg, dir., *op. cit.*, p. 239-262 ; Ead., *Private 1968 and the Margins. The Vicolo Cassini's Community in Macerata, Italy*, *Memory Studies* 1, 2013, p. 91-104.

56 David Sven Reher, *Family Ties in Western Europe. Persistent Contrasts*, *Population and Development Review* 2, p. 203-224.

57 Marzio Barbagli, Maria Castiglioni, Gianpiero Dalla Zuanna, *Fare famiglia in Italia. Un secolo di cambiamenti*, Bologna, Il Mulino, 2004 ; Gianpiero Dalla Zuanna, *I pochi figli della famiglia forte*, dans Actes du Colloque International « La bassa fecondità tra costrizioni economiche e cambio di valori », Accademia Nazionale dei Lincei, Firenze, 2004 ; Francesco Billari, Gianpiero Dalla Zuanna, *La rivoluzione nella culla. Il declino che non c'è*, Milano, Bocconi, 2008 ; Eid., *Nei paesi moderni nascono ancora bambini*, Il Mulino 1, 2015, p. 29-37.

Les grands-parents et, surtout, les grands-mères⁵⁸, sont effectivement devenues des acteurs fondamentaux et inéluctables de l'histoire des familles italiennes dans l'ère de l'intimité, emblème d'une famille qui de fait ne s'identifie pas à une unité de co-résidents (*household*), mais plutôt à une *maisonnée*, pour utiliser la définition efficace de Florence Weber, c'est-à-dire, à un noyau élargi et varié qui tourne autour du soin porté aux nouveau-nés et aux personnes vulnérables⁵⁹. Toutefois, un élément important de réflexion se greffe justement sur cette modélisation centrée sur les « liens forts » et nous conduit encore une fois à préférer un croisement plus systématique entre histoire culturelle et histoire sociale. Le thème du « travail familial », pour utiliser la terminologie féministe des années 70⁶⁰, ou de la « parentèle quotidienne », centrée sur les devoirs de soin, pour utiliser les mots de Florence Weber, représente un terrain crucial d'enquête pour contourner les paradoxes apparents que la culture de l'intimité peut produire en étant explorée uniquement sur le plan des « discours », et pour éviter de tomber dans les excès d'une lecture culturelle qui risque surtout de culpabiliser les femmes.

Selon les enquêtes sur l'utilisation du temps dans les familles italiennes, les femmes s'avèrent, en effet, aujourd'hui les principales responsables du travail domestique, de toutes les tâches pratiques et des relations qui constituent le travail familial⁶¹. Malgré une récente et timide amélioration sur le plan de l'implication des pères principalement dans la relation avec les enfants, les femmes italiennes montrent un taux de présence sur le marché du travail beaucoup plus bas que dans le reste de l'Europe et, contextuellement, un niveau d'investissement très élevé dans les affaires domestiques⁶². En présence d'enfants de moins de trois ans, leur charge de travail augmente davantage. La division de genre du travail familial, contextuellement, reste très haute : les couples italiens présentent, selon les données HETUS (Harmonised European Time Use Survey) de 2010⁶³, le plus fort déséquilibre entre hommes et femmes de toute l'Union européenne. La limite de genre, par ailleurs, traverse aussi les devoirs de soins : les pères plus

58 Elena De Marchi, Claudia Alemani, *Per una storia delle nonne e dei nonni dall'Ottocento ai nostri giorni*, Roma, Viella, 2015.

59 Weber, *op.cit.*

60 Laura Balbo et Chiara Saraceno *in primis*.

61 Letizia Mencarini, Cristina Solera, *Diventare e fare i genitori oggi: l'Italia in prospettiva comparata*, in Manuela Naldini, dir., *La transizione alla genitorialità. Da coppie moderne a famiglie tradizionali*, Bologna, Il Mulino, 2015, p. 33-59.

62 Francesca Francavilla, Gianna Claudia Giannelli, Gabriela Grotkowska, Luca Piccoli, Mieczyslaw W. Socha, *Women and Unpaid Family Care Work in the EU*, in *Policy Department Citizen's Rights and Constitutional Affairs*, European Parliament, Brussels, 2009, cité in Mencarini, Solera, *op.cit.*, p. 36.

63 *ibid.*

impliqués se consacrent majoritairement aux activités de jeu et à celles plus gratifiantes sur un plan émotionnel, tandis que les activités ordinaires et de soin primaire (par ex. : repas et change) restent un territoire quasi exclusif des mères⁶⁴. En ce sens, l'historiographie a aussi parlé dans la longue durée, et certainement pas uniquement pour l'Italie, de l'émergence d'une *masculine domesticity*, pour indiquer une présence masculine dans la sphère domestique qui présente des spécificités et s'exerce dans des domaines d'action perçus comme « masculins », même dans un espace qui reste « par excellence » celui des femmes⁶⁵.

La natalité basse semble donc se conjuguer à une maternité dominante, prêtant ainsi le flanc à une lecture en clef « méditerranéenne » des comportements et des cultures familiales italiennes. Toutefois, il faut y associer une lecture mettant en évidence les retombées d'un modèle d'État providence défini par certains comme « familiste »⁶⁶ et les conditions « objectives » qui président à l'organisation du ménage domestique, parmi lesquelles se démarquent les caractéristiques du marché du travail italien où, spécialement dans le Mezzogiorno, la rareté des opportunités de travail pénalise particulièrement les femmes non diplômées.

Le marché du travail féminin en Italie, d'autre part, ne semble pas dépendre trop de ce qu'on appelle la « variable enfant », à la différence de pays du nord de l'Europe, où l'on observe une réduction du taux d'occupation féminin correspondant à la naissance du premier enfant : les femmes italiennes semblent plutôt suivre un modèle *opt-in/opt-out*, c'est-à-dire qu'elles choisissent entre chercher et occuper un emploi, en le conservant longtemps et en faisant abstraction de l'arrivée d'un enfant, et l'option radicale de la non-occupation. Ceci vient essentiellement de questions structurelles et non d'éléments culturels. Là où il y a de l'emploi et un emploi stratégiquement approprié, ce qui est le cas surtout pour les diplômées, les femmes italiennes, même celles du Sud, restent actives dans la durée⁶⁷.

64 Elisabetta Ruspini, Francesca Zajczyk, dir., *Nuovi padri? Mutamenti della paternità in Italia e in Europa*, Milano, Baldini Castoldi Dalai, 2008 ; Manuela Naldini, Paola Torriani, Una rivoluzione ancora in stallo? La divisione del lavoro domestico e di cura prima e dopo la nascita, in Naldini, dir., *op. cit.*, p. 61-86.

65 Voir par exemple Raffaella Sarti, dir., *Men at Home: Domesticities, Authority, Emotions and Work*, numéro special de *Gender & History* 3, 2015.

66 Manuela Naldini, *The Family in the Mediterranean Welfare States*, London/Portland, Frank Cass, 2003 ; Ead., *Le politiche sociali in Europa. Trasformazioni dei bisogni e risposte di policy*, Roma, Carocci, 2006 ; Manuela Naldini, Chiara Saraceno, *Conciliare famiglia e lavoro. Vecchi e nuovi patti tra sessi e generazioni*, Bologna, Il Mulino, 2011. Pour une approche historique, voir Maurizio Ferrera, Valeria Fargion, Matteo Jessoula, dir., *Alle radici del welfare all'italiana : origini e futuro di un modello sociale squilibrato*, Venezia, Marsilio, 2012 ; Elisabetta Vezzosi, Roberta Nunin, *Donne e famiglie nei sistemi di welfare*, Roma, Carocci, 2007.

67 Mencarini, Solera, *op. cit.*, p. 38-45.

Par ailleurs, les limites structurelles ne manquent pas à l'élaboration de nouveaux modèles de masculinité et de paternité, découragés, au-delà de la rhétorique publique, par des cultures d'entreprise décidément peu *family-friendly*, surtout vis-à-vis des hommes. En Italie, le congé paternité (loi n° 53/2000) est un instrument négligeable, comme on le sait, encore très limité et inopportun sur le plan économique. Toutefois, il ressort de plusieurs enquêtes qualitatives⁶⁸ que les motivations économiques ne sont pas les seules à inciter les pères à renoncer à ce congé : l'idée que, particulièrement dans les premières années de vie, le « bien des enfants » dépend « naturellement » de la présence constante de la mère apparaît comme une valeur centrale et totalement intacte dans l'imaginaire des pères et des mères italiennes.

CONCLUSIONS : FAMILISME ET INTIMITÉ, ENTRE CULTURE ET PRATIQUES

Les spécificités italiennes sur l'organisation de la balance entre vie et travail sont un terrain où des interprétations culturalistes, d'une part, et des explications majoritairement fondées sur le thème des ressources et des contraintes structurelles, de l'autre, peuvent entrer en conflit de façon irrémédiable. La discussion se mêle ici à un des débats les plus importants des dernières décennies sur la famille italienne, celui qui tourne autour de ce qu'on appelle le « familisme amoral »⁶⁹. Ce terme inventé dans les années 50 par l'anthropologue américain Edward Banfield, dans le cadre de sa recherche sur le petit village de Lucanie « Montegrano », lui sert à stigmatiser ce qui apparaît, selon son observation ethnographique, comme le trait culturel typique d'une société « arriérée » : la préférence accordée au soutien des intérêts privés du noyau familial, au total désavantage de la construction d'une société civile démocratique, capable de défendre les intérêts de la collectivité.

À partir des années 90, la récupération dans le débat public de cette catégorie et son utilisation souvent médiatique et détachée d'une réflexion académique plus sérieuse ont provoqué la réaction des historiens et des historiennes d'histoire sociale, spécialement de ceux s'intéressant aux terrains de recherche du Sud. Ils ont désapprouvé avec force ce qui leur est apparu comme une simplification culturaliste abusive⁷⁰. Si la question de la « qualité » de la société civile italienne

68 Rosy Musumeci, Manuela Naldini, Arianna Santero, Strategie di conciliazione tra congedi, servizi e nonni, in Naldini, dir., *op. cit.*, p. 113-136; Chiara Bertone, Raffaella Ferrero Camoletto, Luca Rollé, *I confini della presenza. Riflessioni al maschile sulla paternità*, in Naldini, dir., *op. cit.*, p. 161-181.

69 Edward Banfield with Laura Fasano Banfield, *The Moral Basis of a Backward Society*, Glencoe (ILL), The Free Press, 1958 (trad. It. *Le basi morali di una società arretrata*, Bologna, Il Mulino, 1961).

70 Gabriella Gribaudo, Familismo e famiglia a Napoli e nel Mezzogiorno, *Meridiana* 17, 1993, p. 13-42; Ead., *Il paradigma del «familismo amorale»*, in Paolo Macry, A. Massafra,

reste réellement un thème problématique qu'il n'y a pas lieu d'aborder ici⁷¹, il est important pour nos objectifs de noter que le débat sur le «familisme» a aussi des retombées sur les lignes interprétatives des spécificités de la famille italienne, en particulier dans la relation à la fécondité et à la «force» des liens de parentèle. L'histoire est directement mise en cause comme discipline par ce débat, dans la mesure où l'on attribue implicitement à la gestion familiale du soin un comportement «arriéré», qui renvoie à une organisation, celle de la famille patriarcale, appartenant au passé et jugée dépassée par la modernité. Le paradigme de modernisation revient ici en force.

Les objections les plus convaincantes à ce modèle interprétatif, il me semble, viennent de la réflexion sur le thème de l'assistance aux personnes vulnérables dans les sociétés d'Ancien Régime, c'est-à-dire dans les sociétés qui, justement, devraient fournir l'exemple le plus éclatant d'une société «arriérée». En 2006, dans un article paru dans la revue *Storica*, Ida Fazio synthétisait les résultats d'une vingtaine d'années de recherche en histoire sociale de l'assistance en Italie (aux pauvres, aux mineurs, aux anciens) à l'époque moderne :

Ainsi, en Italie ce ne sont pas toujours ni seulement l'urgence absolue, l'isolement de la parentèle et le manque d'alternatives qui poussent les classes moyennes à se tourner vers les systèmes de charité; comme ce ne sont pas la faiblesse du marché et le retard de la dimension civile publique qui encouragent les interventions familiales. Ce qui ressort plutôt, de façon extrêmement synthétique, de plus d'une vingtaine d'années de recherche est que, à partir de ses racines historiques, l'issue actuelle de l'approche «familistique» de l'État providence en Italie semble être le résultat d'une longue histoire de contradictions où des familles moins soudées et solidaires que l'on ne l'attendait, tout en tentant de répartir leurs propres charges financières et leurs propres responsabilités sur la collectivité, ont en substance «perdu la partie⁷²».

Comme ce passage le montre, à la lumière de la recherche historique, il serait trompeur de postuler l'existence dans les siècles passés d'un régime d'assistance familiste prévalent, qui aurait ensuite été dépassé par la modernité. De la même façon, à la lumière des nombreux conflits sur le soin entre famille et autres agences publiques, parmi lesquelles l'Église catholique elle-même, mis en évidence par les études, il serait inapproprié de penser à une prédisposition «naturelle» de

dir., *Tra storia e storiografia. Scritti in onore di Pasquale Villani*, Bologna, Il Mulino, 1994, p. 337-354; Benedetto Meloni, dir., *Famiglia meridionale senza familismo. Strategie economiche, reti di relazione e parentela*, Catanzaro, Meridiana Libri, 1997; Ida Fazio, «Legami forti» e storia della famiglia in Italia. Questioni di metodo, questioni di genere, *Storica* 33, 2006, p. 7-39; Giorgia Alessi, Famiglia, famiglie, identità italiana, *Storica* 55, 2013, p. 43-79.

71 Voir les travaux de P. Ginsborg sur ce point.

72 Fazio, «Legami forti», *op. cit.*, p. 26-27.

la famille patriarcale à protéger et soigner ses membres et à privilégier toujours univoquement les intérêts familiaux à ceux des individus ou à d'autres alliances sociales. Depuis toujours, en d'autres mots, l'assistance a été perçue comme un coût et un terrain de négociation et d'échange entre la famille et d'autres sujets, dont certains clairement publics. Un patriarcat opiniâtre et granitique, connecté à une culture méditerranéenne archaïque, n'expliquerait donc pas les « anomalies » du présent.

Au vu de ces considérations, le récit sur le familisme italien prend une perspective différente et quasi renversée : la famille tout en tentant de négocier avec les institutions publiques et privées, laïques et religieuses, la cession des parts importantes de l'assistance à ses membres, n'y est pas toujours parvenue. Dans un scénario similaire de longue durée, où la solidarité familiale est tout sauf une donnée « naturelle », les « liens forts », attribués à l'aire méditerranéenne et particulièrement à l'Italie, apparaissent en réalité non pas comme le symptôme d'une anomalie antimoderne, mais au contraire comme une des caractéristiques possibles du développement historique de la famille conjugale intime, qui est née entre le XVIII^e et le XIX^e siècle et s'est développée dans la période suivante. Dans le contexte italien, la consolidation d'un tel modèle, tout bien considéré récent, s'est soldée chronologiquement par la transition vers une natalité et une mortalité basse et une charge de travail de soin devenue, entre les enfants toujours plus aimés et des grands-parents en vie toujours plus longtemps, un terrain de conflit plus crucial que dans le passé. Les « liens forts » peuvent alors être relus comme éléments d'une stratégie de réaction mise en place par les familles (et surtout par les femmes) dans le cadre de ce conflit avec les institutions et les forces politiques républicaines toujours prêtes à mobiliser la famille comme outil idéologique mais beaucoup moins disponibles à écouter les besoins de réformes structurelles de la société venant d'en bas.

Naturellement, dans ce jeu, les dynamiques culturelles sont tout sauf négligeables, mais celles-ci peuvent difficilement être inscrites, banalement, sous le vague parapluie de la « tradition ». La culture (et l'idéologie) de la vie domestique et de la maternité intensive, cette construction contemporaine, semble plus que tout autre chose avoir légitimé une lutte toujours plus inégale entre État et famille : d'un côté, parce qu'elle a théorisé la nécessité et la primauté du rôle maternel dans la relation parentale, de l'autre, parce qu'elle a objectivement relevé les standards, créant par ailleurs une nouvelle forme de dépendance et de réciprocité entre parents et enfants dans la phase du cycle de vie où les seconds deviennent adultes et les premiers vieillissent. L'évolution de l'État providence italien et la prévalence décisive d'options politiques marquées par la délégation à la famille, et principalement aux femmes, des responsabilités de soin, s'est mêlée de manière complexe à cette dynamique. Cette caractéristique de l'État providence

correspond justement par ailleurs à des choix, en matière de fécondité, qui ne sont pas nécessairement imputables seulement à la culture de la procréation qualitative : comme le souligne de nouveau Alessandra Pescarolo⁷³, les femmes italiennes déchargent sur la fécondité le coût d'une parité encore ambiguë, où pour ne pas devoir renoncer à sa propre réalisation, il devient nécessaire de réduire le nombre d'enfants, même contre son propre désir. La question des ressources, donc, et la structuration de stratégies familiales complexes orientées par des sujets féminins se mêlent finement au thème culturel, nous empêchant de donner une primauté étologique à l'un ou l'autre facteur. Le dépassement d'explications mono-causales et une plus grande attention aux évolutions contemporaines ne peuvent qu'être la solution de loin préférable.

En termes de cadre interprétatif, nous ne pouvons en conclusion que rappeler encore une fois la suggestion efficace qui nous vient de la lecture ethnographique de Florence Weber et en général de celle de la sociologie qui incite à une enquête plus approfondie sur les pratiques et les comportements quotidiens au sein de la famille. Dans cette perspective, en effet, le conflit sur les ressources et sur les responsabilités de soin, et donc sur une famille entendue comme axe crucial de la reproduction *sociale* et non seulement *biologique*, devient une clef de lecture essentielle pour éviter de tomber dans une représentation doublement trompeuse, qui d'un côté voit les relations familiales contemporaines toujours plus comme des relations interpersonnelles électives, « pures », dégagées de quelque forme d'obligation réciproque que ce soit, et de l'autre, non sans contradiction, projette sur le passé une culture des liens forts, émotivement impliqués et exclusifs, qui apparaît plus liée aux développements récents.

73 Pescarolo, *Genere e famiglia in età contemporanea*, op. cit.